

De la campagne à l'usine...

Nos femmes pendant la grande Guerre

Avant la guerre, la vie à Crosne se déroule calmement, au fil des saisons. Le dur labeur du peuple est entrecoupé de moments de détente, de joie et de menus plaisirs ... la vie ressemble à celle de tous les villages de France !





Dès le 7 août 1914, le Président du Conseil, René Viviani, qui imagine, comme tout le monde, une guerre courte, lance un appel aux femmes françaises, ou plutôt aux paysannes et à leurs enfants, les seuls qui puissent subvenir aux lourdes tâches des campagnes, désertées par les hommes partis au front.

Il leur parle un langage ferme mais motivant : celui de la mobilisation et de la gloire !

*« Debout, femmes françaises, jeunes enfants, filles et
fils de la patrie.*

*Remplacez sur le champ de travail ceux qui sont sur le
champ de bataille.*

*Préparez-vous à leur montrer, demain, la terre
cultivée, les récoltes rentrées, les champs ensemencés !*

*Il n'y a pas, dans ces heures graves, de labeur
infime.*

Tout est grand qui sert le pays.

Debout ! A l'action ! A l'œuvre !

Il y aura demain de la gloire pour tout le monde ».



Partout **les femmes d'agriculteurs** labourent, sèment, hersent, fauchent à la main ou à la machine, rentrent les foins.

Elles participeront à l'effort de guerre et au ravitaillement des soldats, de leurs hommes partis au front défendre la patrie.



Malheureusement, elles vivent aussi dans l'angoisse. La censure militaire s'est installée, les nouvelles qu'elles peuvent recevoir ou entendre ne sont pas bonnes, d'autant que les **premiers tués** ou disparus du village sont des voisins, des amis, des connaissances.

C'est un adjoint au maire qui vient annoncer la mauvaise nouvelle, quelques semaines, mois ou années plus tard !

En 5 mois de conflit, notre village compte 5 disparus (VOLAT, AUXERRE, COIPEL, GILBERT, JOLLY et 5 tués LAUMONNIER, JULLIEN, TIGRAIN, PARDOUX et MALABRE).

*Copie
de l'original
28 Mars 1916*

Blois, le 23 MARS 1916

Le Chef du bureau de comptabilité du
113^e Régiment d'Infanterie, à Monsieur
le Maire de *Crosnes (Seine et Oise)*

26 Mars 1916

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien, avec tous
les ménagements nécessaires dans la circonstance, prévenir
Madame *Tolat Maral S. Allée
de Chersquilles* -
de la mort du *soldat Tolat Maral Louis* -
du 113^e Régiment d'Infanterie
tombe au Champ d'Honneur, lors du combat du 21 et 22 août 1914
inhumé dans une fosse commune sur le territoire de la
commune de *Barangeul ou environs de Villé (Belgique)*

Je vous serais très obligé de présenter à la famille, les
condoléances de Monsieur le Ministre de la Guerre, et de me faire
connaître la date à laquelle votre mission aura été accomplie.

Veuillez agréer, Monsieur le Maire, l'assurance de mes
sentiments les plus distingués.

[Signature]

Du côté des soldats :

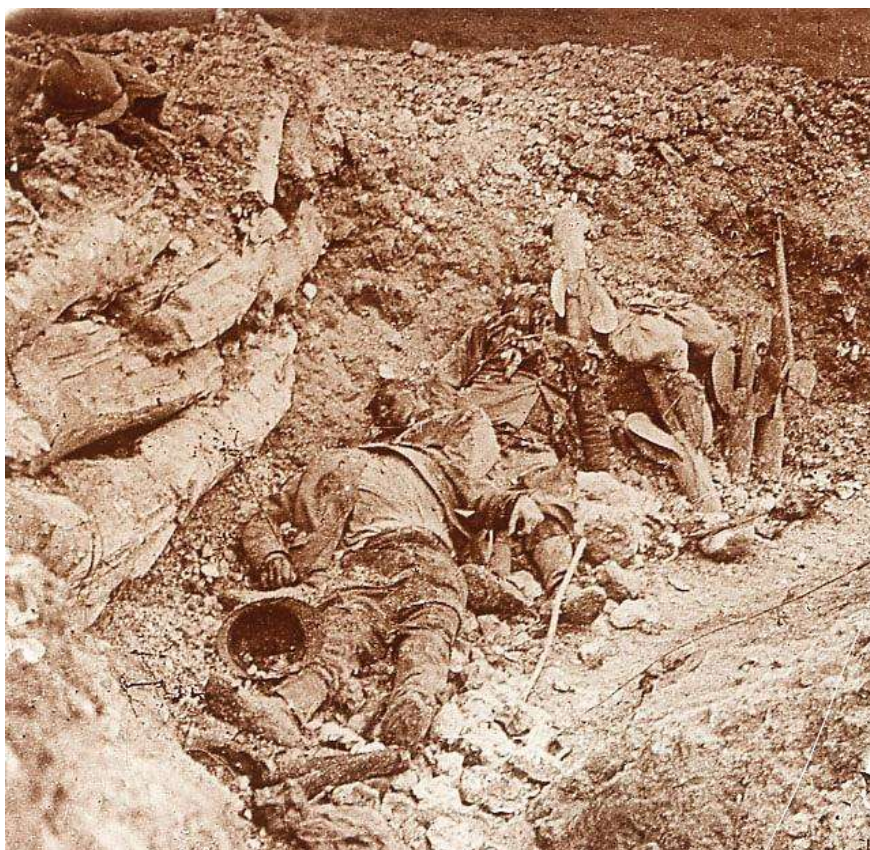
Le soldat écrit beaucoup à sa famille. Il garde l'espoir d'un retour rapide et évite de parler des horreurs de la guerre. Il conserve le sens de l'humour, pour ne pas affoler son épouse, ses enfants, sa famille ; il se joue de la censure, sans toutefois dévoiler sa position ou donner des renseignements utiles à l'ennemi. On apprend vite dans ces circonstances !



Il ne parle pas des vicissitudes de la guerre dans les tranchées : pluie, boue, poux, (et plus tard gaz asphyxiants), des blessures, des attaques, des relèves, des repos ... il tient et survit...



Il ne parle pas non plus de ses camarades tués ou disparus,



des espoirs de jours meilleurs, de la victoire espérée...

Après-guerre des lettres seront publiées pour parler des horreurs endurées.

Lettre d'Eugène-Emmanuel Lemerancier à sa mère, 22 février 1915

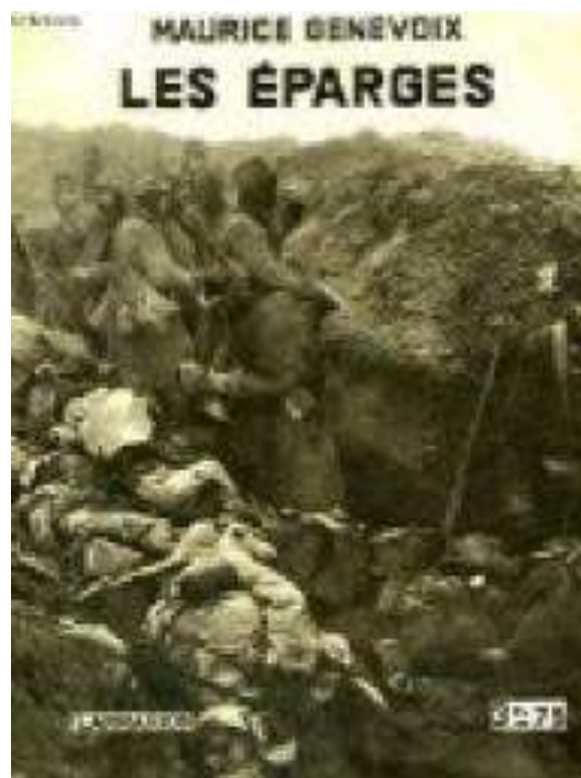
« Tu ne peux savoir, ma mère aimée, ce que l'homme peut faire contre l'homme. Voici cinq jours que mes souliers sont gras de cervelles humaines, que j'écrase des thorax, que je rencontre des entrailles. Les hommes mangent le peu qu'ils ont, accotés à des cadavres. Le régiment a été héroïque : nous n'avons plus d'officiers. »

(Lettres d'un soldat, Chapelot, 1916, p. 135.)

Lettre de Maurice Genevoix, 1915

« Cette guerre est ignoble : j'ai été, pendant quatre jours, souillé de terre, de sang, de cervelle. J'ai reçu à travers la figure un paquet d'entrailles, et sur la main une langue, à quoi l'arrière-gorge pendait... [...] Je suis écœuré, saoul d'horreur. »

(Citée dans Les Epargés (1923), Ceux de 14 (1949), Flammarion, 1990, p. 614.





Pendant les repos, à l'arrière du front, quand il le peut le soldat se fait tirer le portrait pour en faire des cartes postales qu'il envoie à sa famille, pour que celle-ci garde le moral.

Le soldat se découvre aussi des talents d'artiste et, toujours en pensant à sa famille, confectionne, dans les tranchées, des bagues ou objets divers avec des douilles d'obus. Il les rapportera en cadeau...



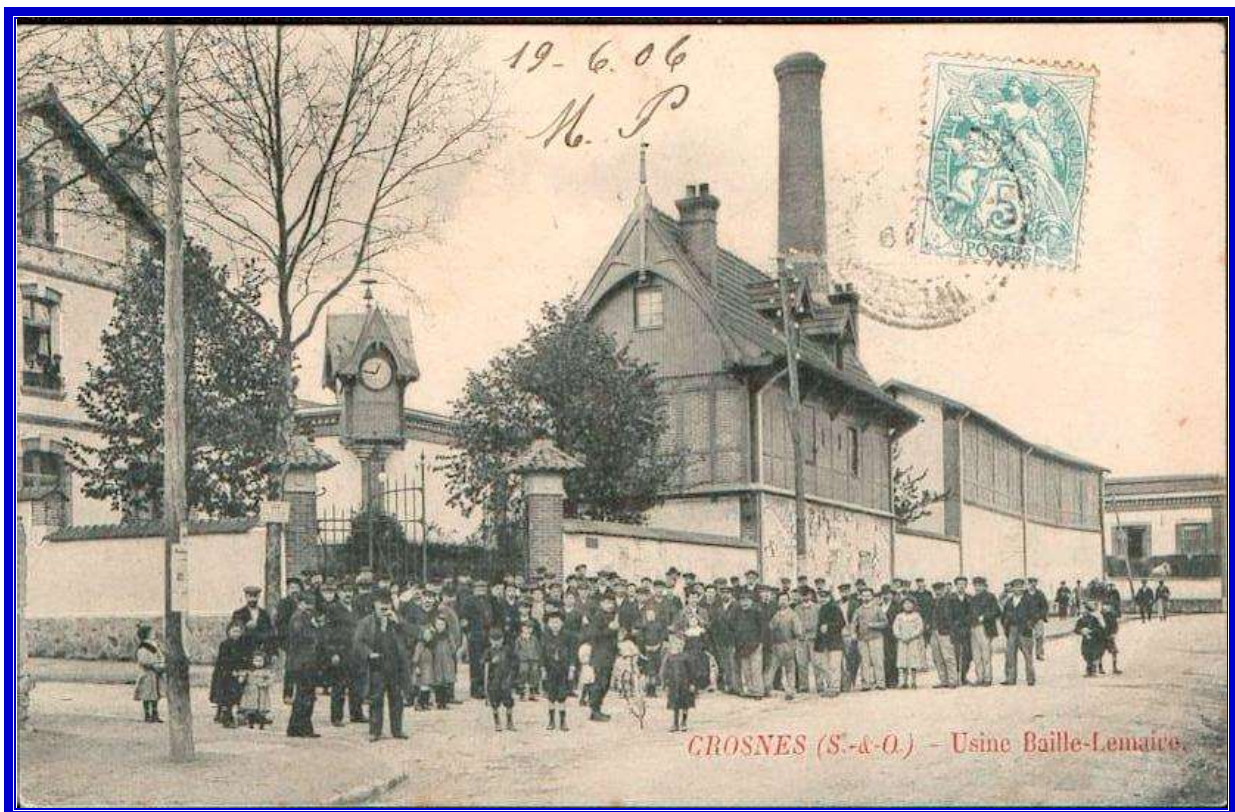
Les photos de groupes de camarades sont fréquentes. Dans les régiments on retrouve souvent des connaissances ou l'on veut garder un souvenir des amitiés qui se lient. Ces photos sont envoyées à la famille, aux amis... elles sont de beaux souvenirs et... un signe de vie !



Revenons à nos « femmes crosnoises »

La mobilisation des femmes va intervenir dans l'industrie pour pallier les bras des hommes au front.

La première entreprise crosnoise est l'usine Baille-Lemaire fondée en 1892, au lieu-dit « Le Petit Crosne », avenue de la République sur un terrain de 12000 m². Entreprise d'optique, son fondateur M. BAILLE l'a transférée de Paris (où elle végétait). Les bâtiments furent terminés en 1902.



Une partie du personnel loge dans la cité Baille-Lemaire, construite en 1905 et constituée, à sa création, de quarante-huit pavillons jumelés.



(71) Fontainebleau (2) ELL 98E831
28 août 1907

CARTE POSTALE

Chères Amies
Correspondance
 Non, non nous ne vous oublions pas mais que voulez-vous les jours où nous n'arrivons pas à vous raconter nos voyages de vive voix à votre retour, et vous comment ça va, voyons déjà est-elle guérie est-elle sage hum' mais pas - gare dessous je regrette mais je n'ai rien fait de bon à Brunoy j'ai fait réparer mon appareil et maintenant je pense que ça va marcher j'attends votre retour pour me rattraper et réussir cette fois je pense allons bons baisers de tous et dites nous quand vous revenez ce sera bon de se revoir.
 Coicaud 30 Avenue Ledru Rollin Paris

mais il ne revient à la mémoire ~~Agence~~ vous avez dû recevoir de nos nouvelles nous vous avons envoyé des cartes de Boulogne ~~Mer~~ où nous avons pris un bain le 1^{er} août n'y en avait chacune la vôtre. vous en recevrez d'autres ces jours-ci c'est pourquoi prévenez nous de votre départ pour qu'elles ne soient pas perdues je serais vantie bien obligé d'aller à Vespri dans 3 semaines d'ici voilà mon gaz allons j'vous aime bien dit yes

A la déclaration de guerre, l'usine est mise au service d'Etat, comme en 1870. Elle fabrique déjà pour la Défense nationale. Elle occupe pendant la première guerre mondiale 350 ouvriers et employés ; **A cette époque, elle fait vivre le tiers de la population de Crosne.**

« 80 des ouvriers partent sans hésitation pour l'armée, pour la protection de nos frontières ».

Jean-Baptiste BAILLE, leur directeur, « leur donne l'assurance que leur femme et leurs enfants auront droit à une allocation de secours et ils partent plus tranquilles sachant leur famille sous la protection de leur patron ».

« Des travaux appropriés à la guerre sont entrepris, ce qui permet de donner du travail aux ouvriers qui restent » et le directeur embauche des crosnoises, mais aussi des femmes des alentours qui ont la possibilité d'accéder à l'entreprise par leurs propres moyens.



Le transport de la matière première et du produit fini, par camion jusqu'à la gare de Villeneuve-Saint-Georges, est peu onéreux.

Seul le charbon revient cher. Aussi, dès 1915, le directeur joint à la chaudière à vapeur des moteurs électriques, réduisant ainsi le transport du seul gros tonnage nécessaire.

Pour assurer la continuité de la fabrication des instruments délicats et très puissants pour l'armée, nécessaires à la poursuite de la guerre, le Gouvernement fait revenir, de l'armée où il est en campagne, le capitaine Jean-Louis BAILLE, fils du fondateur de l'usine de Crosne.



Spécialisée dans l'optique, cette usine fabrique des appareils photos, des éléments pour la photographie (objectifs, lentilles, verres optiques), des jumelles de théâtre, à prisme, en tous genres (campagne et marine), des tubes et barres étirées de précision, des boussoles, des sitogoniomètres, des goniomètres, des collimateurs et des lunettes de chars d'assaut pour le réglage et le pointage des armes,

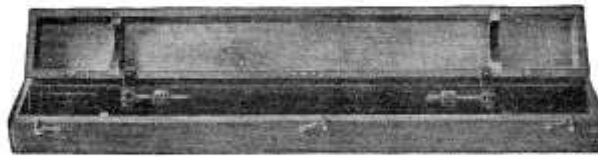


INSTRUMENTS D'OPTIQUE
LEMAIRE

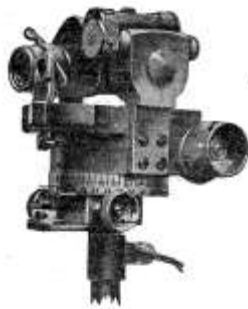


SOLIDITÉ — PRÉCISION — ÉLÉGANCE

COLLIMATEUR



1/7 de grandeur
Champ 320 millimètres
Prix : 500. »



GONIOMÈTRE-BOUSSOLE

1/4 de grandeur
Prix : 1.600. »

LUNETTE DE CHAR D'ASSAUT



1/6 de grandeur
Prix : 600. »

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE SPÉCIAL SUR DEMANDE

— 6 —

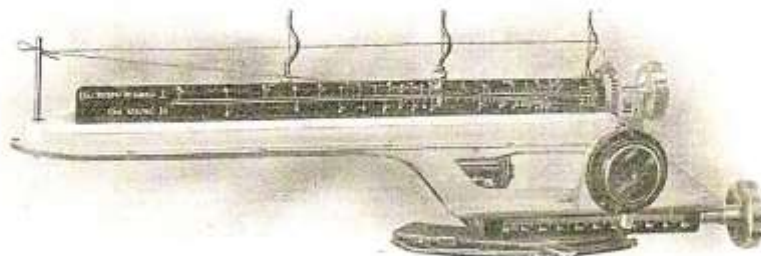
des viseurs de bombardement et des appareils photographiques.



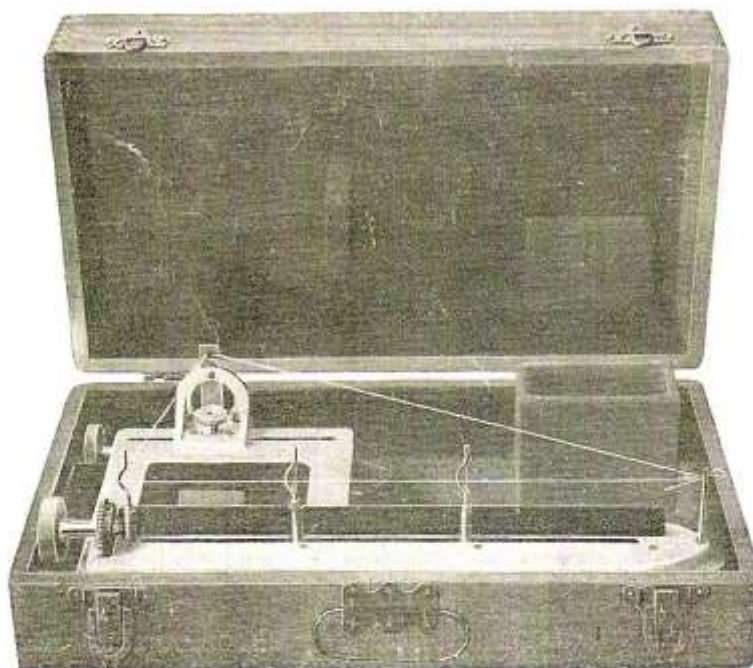
INSTRUMENTS DE PRÉCISION
LEMAIRE
VISEUR DE BOMBARDEMENT S. T. Aé.



SOLIDITÉ — PRÉCISION — ÉLÉGANCE



Viseur de Bombardement. 1/4 de grandeur — Prix : 800. »



Viseur de Bombardement dans son coffret d'emballage. 1/4 de grandeur

Prix : 800. »

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE SPÉCIAL SUR DEMANDE

— 8 —

PARIS—1881 JULES SAUVAGE

L'entreprise a aussi ses morts.



Jean-Louis BAILLE, le fondateur, après une courte maladie, décédera le 3 juin 1918. Il n'aura pas la satisfaction d'assister au triomphe de la France, mais jusqu'à la fin, il conservera sa foi dans le succès final de son bien-aimé pays.

Extraits de documents fournis par la famille BAILLE, retrouvés dans les archives communales et tirés du livre « Crosne 1925 - 1975 » écrit par Germain Vaysse - dépôt légal, décembre 1983.

La seconde entreprise crosnoise est celle des frères Brandt.

« Un certain nombre de femmes travaillent déjà avant la guerre, mais elles sont le plus souvent cantonnées dans des tâches considérées comme secondaires ». Ce qui est nouveau et frappe les esprits, c'est leur embauche dans les usines d'armement. Ces ouvrières sont bientôt désignées sous le nom de « munitionnettes ».

Jules BRANDT, ingénieur constructeur électricien, est mobilisé en 1914, tout comme son frère Edgar, dans un régiment d'infanterie, où l'on cherche à répondre aux « minenwerfer ». C'est là, dans les tranchées qu'il constate l'insuffisance des moyens de défense et d'attaque de l'armée française face aux Allemands et qu'il a l'idée du canon portable « l'obusier ». Blessé en octobre à côté de Beuvraigne, il est envoyé en convalescence au château de La Motte - transformé en hôpital -, sis à proximité de La Ferté-Vidame (Eure-et-Loir).

Là, il dessine le plan d'un petit canon léger (obusier pneumatique) portatif - une vingtaine de kilos - que son frère conçoit ; Edgar, démobilisé, le fait réaliser par Léon GAUMONT, déjà célèbre pour son cinématographe. Présenté au Grand Quartier Général sur le champ de tir de Maisons-Laffitte, il est agréé.





Dès lors, démobilisé, associé à M. FEUILLET, Jules crée à Crosne, en janvier 1915, une usine pour la fabrication des obus destinés à cet obusier de tranchées, qui sera manufacturé ailleurs sous l'autorité d'Edgar.



Il achète le moulin de Villeneuve-Saint-Georges et loue à M. DUPLAN des terrains dont il se rendra propriétaire plus tard.



Il construit des ateliers, une cantine, une pouponnière pour les femmes mères qui fabriquent les munitions (dosage de la poudre des obus, sertissage, ...), des salles destinées à l'équipement en vêtements spéciaux de travail.



Dans la vingtaine de casemates - sortes de champignons en béton recouverts de terre pour en assurer le camouflage et la protection - sont entreposées les munitions.



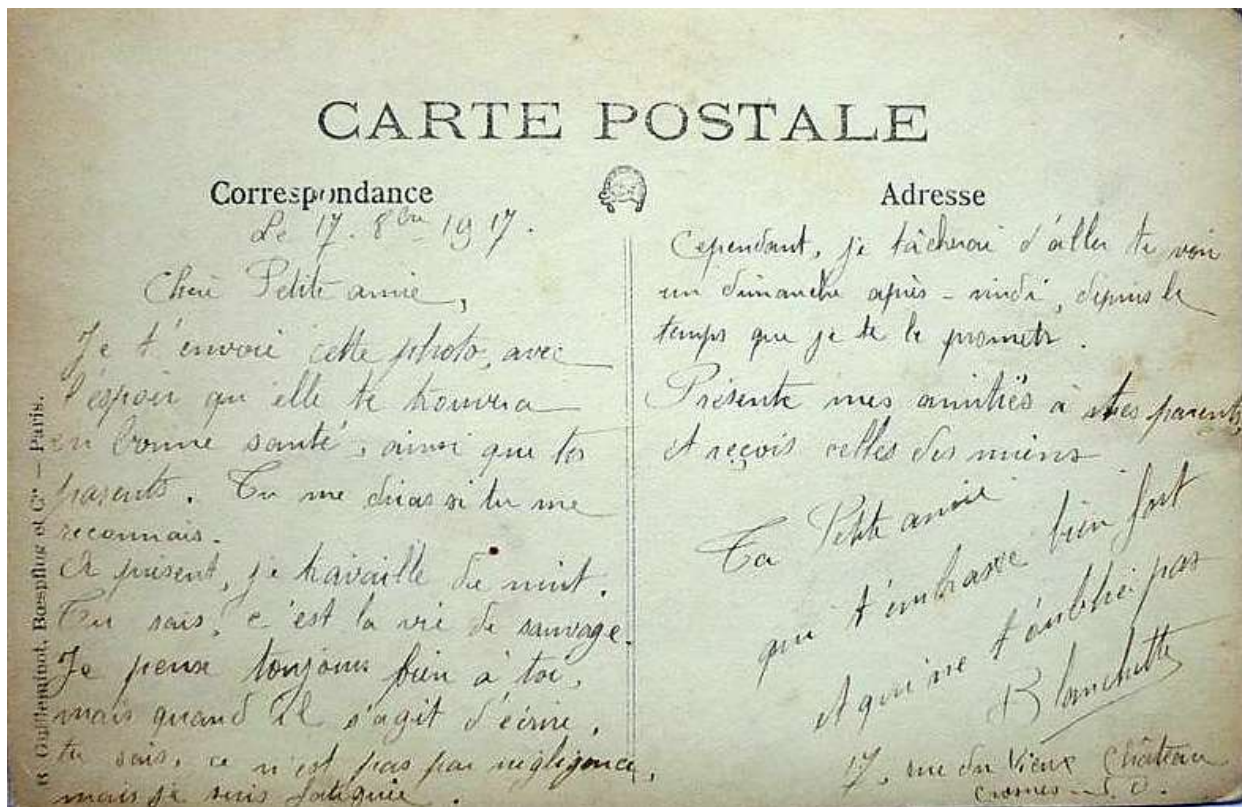
Pour assurer les transports, une petite voie ferrée relie le moulin de Villeneuve-Saint-Georges à celui de Senlis en desservant tous ces « silos ».

C'est le 232^e Régiment d'Infanterie Territorial qui est chargé, sur le secteur, du service de garde des établissements militaires ou travaillant pour la Défense nationale et qui contrôle aussi le courrier (cf. cachet de la compagnie installée sur place).



Une centaines de femmes, de la commune et des villes avoisinantes, travaillent alors à l'usine.
Les conditions de travail des femmes dans l'usine sont très dures, les journées sont infernales et très éprouvantes (cf. carte postale ci-dessous).





Cet obusier est perfectionné au cours des années de guerre ; utilisé avec une pompe à main ou avec des bouteilles d'air comprimé, il peut atteindre une tranchée d'un mètre de large à 100 mètres de distance.



Les essais et les expériences sont faits à Issy-les-Moulineaux.

Plaque
signalétique du
canon de
tranchées
Type B 1916.
Elle porte
l'inscription
« Breveté
SGDG/E & J
Brandt/Paris »



Donnons maintenant la parole à la journaliste Marcelle CAPY, féministe et libertaire, qui travailla quelques semaines incognito dans une usine de guerre. Son témoignage, parut dans « *La Voix des femmes* » entre novembre 1917 et janvier 1918 est éloquent :

« L'ouvrière, toujours debout, saisit l'obus, le porte sur l'appareil dont elle soulève la partie supérieure. L'engin en place, elle abaisse cette partie, vérifie les dimensions (c'est le but de l'opération), relève la cloche, prend l'obus et le dépose à gauche.

Chaque obus pèse sept kilos. En temps de production normale, 2 500 obus passent, en 11 heures, entre ses mains. Comme elle doit soulever deux fois chaque engin, elle soupèse en une journée 35000 kg.

Au bout de 3/4 d'heure, je me suis avouée vaincue.

J'ai vu ma compagne toute frêle, toute jeune, toute gentille dans son grand tablier noir, poursuivre sa besogne. Elle est à la cloche depuis un an. 900 000 obus sont passés entre ses doigts. Elle a donc soulevé un fardeau de 7 millions de kilos.

Arrivée fraîche et forte à l'usine, elle a perdu ses belles couleurs et n'est plus qu'une mince fillette épuisée.

Je la regarde avec stupeur et ces mots résonnent dans ma tête: 35 000 kg ».



Documents extraits des archives communales, départementales et trouvés sur internet.



